

Il y a une cinquantaine d'années, il m'est arrivé à plusieurs reprises d'avoir la possibilité de visiter les bouquinistes de Genève et le marché style 'vide grenier'. J'en possède des achats qui me sont toujours précieux. Parmi eux l'œuvre de LSchneller traduite par Jules Gindraux intitulée 'Les chemins de l'Évangile', éditée en 1906. L'auteur a donc visité ce qui est appelé par la volonté de l'empereur romain Hadrien (76-138) 'la Palestine'.

Le texte proposé, qui en est le chapitre 13, est basé sur une visite de l'auteur sur les lieux bibliques encore bien ressemblants par rapport au temps de la vie de Iéchoua HaMachiarh sur terre. Ayant lu dans ma jeunesse cet ouvrage, ainsi que celui concernant Paul apôtre avec délectation, et y pensant souvent, je me réjouis d'en proposer la lecture en la croyant profitable à quiconque s'y intéressera.

Dans le chapitre 13 de cet ouvrage reproduit ici, l'auteur cite l'année 1889 pour le voyage dont il utilise des descriptions pour nous rendre plus lisible et compréhensible pratiquement des paroles du Sauveur. Il est évident que les descriptions sont fort concordantes à la vie locale de Iéchoua en son temps sur terre, ce que nous ne pourrions plus constater aujourd'hui. La Palestine, et plus exactement Israël, et le monde sont entrés dans un tel développement exponentiel que les ancêtres ne reconnaîtraient plus les lieux de leurs vies passées. La chevauchée de notre auteur n'a rien à voir avec le tourisme organisé moderne, mais ces yeux voyaient des choses que les nôtres ne voient plus, sa réflexions comprenaient des paraboles et leurs applications, des réalités qui ne nous seraient plus évidentes, profitons-en !

Et appliquons...

Je suis reconnaissant au Seigneur et admiratif envers les auteurs de tels ouvrages, et ceux qui ont composé des dictionnaires bibliques, des concordances, la Bible Annotée de Neuchâtel, et d'autres travaux encore qui sont des trésors toujours d'actualité et utiles, et qui ont été composés bien avant l'ère informatique et l'existence des ordinateurs, même à bandes perforées occupant plusieurs étages d'immeubles.

Je propose cette lecture en espérant que même des jeunes sachant encore lire des textes littéraires non écrits en écriture SMS...

Matthieu 13

" 1 Ce même jour, Jésus sortit de la maison, et s'assit au bord de la mer. 2 Une grande foule s'étant assemblée auprès de lui, il monta dans une barque, et il s'assit. Toute la foule se tenait sur le rivage. 3 Il leur parla en paraboles sur beaucoup de choses, et il dit : 4 Un semeur sortit pour semer. Comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin: les oiseaux vinrent, et la mangèrent. 5 Une autre partie tomba dans les endroits pierreux, où elle n'avait pas beaucoup de terre : elle leva aussitôt, parce qu'elle ne trouva pas un sol profond ; 6 mais, quand le soleil parut, elle fut brûlée et sécha, faute de racines. 7 Une autre partie tomba parmi les épines : les épines montèrent, et l'étouffèrent. 8 Une autre partie tomba dans la bonne terre : elle donna du fruit, un grain cent, un autre soixante, un autre trente. 9 Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. 10 Les disciples s'approchèrent, et lui dirent : Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? 11 Jésus leur répondit : Parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne leur a pas été donné. 12 Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. 13 C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent. 14 Et pour eux s'accomplit cette prophétie d'Ésaïe : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point. 15 Car le cœur de ce peuple est devenu insensible ; ils ont endurci leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, qu'ils ne comprennent de leur cœur, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse. 16 Mais heureux sont vos yeux, parce qu'ils voient, et vos oreilles, parce qu'elles entendent ! 17 Je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. "

Quatre Terrains

Chapitre 13

Tiré de

Les chemins de l'Évangile

Par L.Schneller

Traduit librement de l'Allemand par Jules Gindraux

Ernest Finckh, Libraire-Editeur à Bâle

Avant-propos de Jules Gindraux daté de Mars 1906



Illustrations F.Gaillac & privées

Quatre terrains. Luc 8. 5.12

La parabole du Semeur nous fournit notre sujet. Elle décrit assez longuement un champ, avec quatre terrains différents. Cette similitude, disons-le, nous transporte dans la seconde moitié de la plus grande activité galiléenne. Et celle-ci a son point de départ en février de la seconde année du ministère, Nous manquons malheureusement de dates pour l'été qui suit la fête de Purim, laquelle avait lieu en mars (Jean 5). C'est l'été qui suit encore la multiplication des pains opérée en avril (Jean 6.4), et qui s'achève par le voyage à Jérusalem, lors de la fête des Tabernacles en octobre (Jean 7). Pendant ce laps de temps, nous sommes obligés de nous laisser guider par des conjectures chronologiques, et de chercher celles qui ont le plus de vraisemblance. Nous devons toutes les données dont nous disposons à l'évangile de Jean. Non seulement les autres évangiles ne nous apportent aucun indice chronologique dans ce domaine, mais ils rattachent aux autres les événements de la période galiléenne sans se soucier beaucoup de leur suite.

Plusieurs indices toutefois nous font sentir que nous sommes dans cette période qui précède la moisson. Nous voyons dans Matthieu que, peu après le sermon sur la montagne, Jésus a exercé en Galilée une activité itinérante embrassant les villes et les villages, et qui s'est déployée vraisemblablement jusqu'à la fête de Purim, en mars (Mat.9.35). C'est peu de temps ensuite qu'il envoie ses apôtres en course d'évangélisation (Mat.10). S'il faut placer la course apostolique à l'époque de la fête de Purim, nous tombons en mars, l'époque de la moisson prochaine. Quelque lumière est encore jetée sur le temps où nous sommes, et qui doit être celui où la moisson s'annonce, par une communication de Matthieu (9). En parcourant la province, le Sauveur avait éprouvé une profonde pitié pour les masses qui ressemblaient à ses yeux à des troupeaux sans bergers. Or en mars, les territoires de la Galilée étaient couverts de champs de blé verdissants. Les épis s'étaient déjà formés et pouvaient promettre une riche récolte. Tout disait que les moissonneurs

allaient se répandre bientôt dans la campagne, que les propriétaires seraient bientôt forcés de se mettre en chemin pour louer des ouvriers en vue de la récolte. Ce spectacle suggéra à Jésus une image, employée déjà en janvier,



celle d'une moisson mûrissante, exigeant un grand nombre de bras. Il s'agit là d'âmes à conquérir. « *Priez, dit-il, le maître de la maison, qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.* » (Mat.9.38).

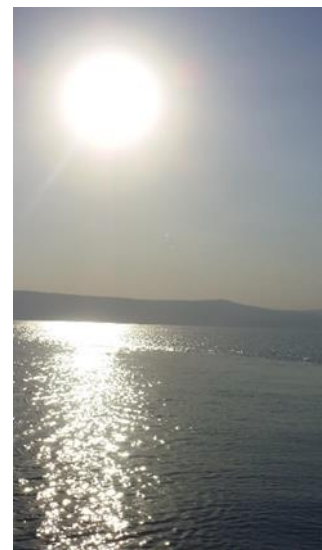
Quelques chapitres plus loin, nous retrouvons le Seigneur traversant des champs de blé. (Mat.12.1). On était visiblement alors en mai, au moins un mois après la multiplication des 5000. Vous voyez aujourd'hui encore les Palestiniens qui parcourent des champs en cette saison s'accorder le plaisir d'arracher des épis, d'en manger le contenu, ce qui nous est raconté des disciples. Mais un tel usage n'est possible qu'en mai, comme nous le disions, ou en juin parce que plutôt les épis ne sont pas mûrs, et par conséquent ne sont pas comestibles.

Nous pourrions dès lors admettre que l'activité galiléenne, commencée en mai, a duré au moins jusqu'en juin, le temps du grand succès, de l'extrême popularité (Mat.9.33) devient, depuis la solennité de Purim, de plus en plus une période de conflit avec les émissaires de Jérusalem et voit aussi commencer la désertion de la multitude (Jean 6.66). Matthieu décrit le désaccord depuis la fin du chap. 9, où les œuvres de Jésus sont déjà envisagées par ses adversaires comme du magisme, comme l'effet d'une intervention du diable (9.34), jusqu'au moment où la contradiction s'aggraverait, où Jésus adresserait le formidable avertissement sur le péché qui ne peut plus être pardonné (12.31).

C'est à la suite de cette parole si sévère que le Seigneur commencera son enseignement en paraboles (Chap.13). Un tel enseignement est un jugement, car les paraboles sont destinées à opérer un triage parmi les auditeurs. Les âmes réceptives pénétraient grâce aux similitudes dans les vues profondes de Jésus. La plupart des auditeurs, ainsi que le montre le chapitre 6 de Jean, trouvaient par contre dans les paraboles un sujet de scandale, une occasion de tourner le dos à Jésus. Ils étaient de ceux auxquels Jésus annonce qu'en voyant ils ne verront pas, qu'en entendant ils n'entendront point. Le jugement de l'endurcissement s'accomplissait sur eux. Ils avaient laissé passer, sans en profiter, les exhortations du Maître à la repentance et les trouvaient une répétition fatigante. Ils tenaient pour connues désormais ces paroles de Jésus et restaient les mêmes, sans s'en préoccuper. Dès lors Jésus ne parlera plus au peuple que par paraboles.

Quelle est donc l'originalité de la parabole ? Jésus prononçait celle-ci sans y joindre un seul mot d'explication; c'était là ce qu'elle avait de frappant ; c'était par là qu'elle agissait. Quiconque avait déjà reçu une impression sérieuse de la vérité des paroles divines prononcées par lui, trouvait dans ce nouvel enseignement, dans son obscurité même, une invitation le poussant à pénétrer plus profond. Quand il ne comprenait pas, il demandait à Jésus une explication. Les propos de Jésus, après ce travail de recherche, jetaient des racines dans les cœurs. Dans les âmes mal disposées, cette forme d'enseignement appelait à la lumière les sentiments cachés jusque-là et mauvais ; elle révélait un terrain ingrat, pierreux, couvert d'épines, incapable de porter des fruits. Pour de tels esprits, peu soucieux de réflexion, les récits imagés et simples de Jésus ou bien se comprenaient d'eux-mêmes, sans qu'on se mît martel en tête, ou bien avaient une signification inacceptable, ou bien encore n'en avaient aucune. De tels auditeurs prenaient prétexte des allégories du Maître pour se détourner de lui.

Notre texte nous offre la première des similitudes de l'Évangile. Jésus avait de nouveau commencé à enseigner au bord du lac (Marc 4.1). Il parcourait la côte du nord, celle de l'ouest. Leurs rivages, couverts d'une population dense, et ornés de blanches maisons, formaient un arc magnifique le long des eaux bleues, s'étendant de Tibériade à Capernaüm. Le Seigneur était donc revenu dans cette dernière localité. Peut-être, après sa longue absence, était-il rentré dans la maison de sa mère et de ses frères (Mat.13.1). On était, nous le répétons, en mai ou en juin. Le jour, Jésus descendait de la maison sur le rivage. Il s'asseyait alors sur l'une des innombrables grosses pierres de basalte qu'on rencontre sur ces rives. Devant lui, la surface de l'eau d'un azur clair, brillante comme un miroir. Du rivage on apercevait les pêcheurs occupés de leurs filets. Les barques, leurs voiles dehors, traversaient le lac. C'est par bateau que se faisaient les communications des deux rives. En se tournant du côté de la terre, le Seigneur apercevait sur la hauteur la ville florissante de Capernaüm, avec ses maisons claires, ses nombreuses coupôles, ses multiples et imposants bâtiments publics. Les parasols des palmiers, les cyprès élancés et noirs se balançaient sur les édifices. Par-dessus le lac bleu et la campagne riante se déroulait le ciel lumineux, sans nuages, du midi.



Jésus était assis silencieux sur le rivage. Il regardait peut-être de son Œil de Sauveur, avec une expression particulière de tendresse, la cité dans laquelle il avait dit et fait de si grandes choses, sur laquelle quelques mois plus tard il allait prononcer cette plainte amère : « *Et toi, Capernaum, qui as été élevé jusqu'au ciel, tu seras abaissé jusqu'en enfer ! Car si les choses qui ont été faites au milieu de toi l'avaient été à Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui.* » (Mat.11.23). Il avait imité les laboureurs, occupés en ce moment à recueillir les moissons des champs prochains ; il était sorti comme un semeur, avait libéralement répandu partout la divine semence, mais il ne devait pas partout être récompensé par une abondante moisson.



Tandis que Jésus était assis sur le rivage, les gens de Capernaum venaient à lui. Ils souhaitaient toujours volontiers l'entendre, seulement ils ne se pressaient pas de mettre en pratique, ses exhortations. La foule s'était rapidement amassée (Mat.13.2). Alors Jésus, ainsi qu'il l'avait fait le matin, un an auparavant, monta sur une barque, la fit avancer à quelque distance de la rive, et prononça de cette chaire la première de ses paraboles.

Cette similitude était toute entière tirée de la vie journalière de ses auditeurs. Les semailles et la moisson des blés, ce produit important entre tous de la terre, étaient une chose intéressante à nouveau, chaque année, de la manière la plus vive, tous les Palestiniens. En ces jours de la moisson, le sujet de la parabole, la fécondité diverse des différents terrains était dans toutes les bouches. Jésus parle simplement de ce dont on parle. Tandis qu'il parle, des auditeurs nouveaux arrivent (d'après une antique leçon de Marc). On sent bien là le récit d'un témoin oculaire. Jésus avait donc devant lui une très grande foule, massée le long du rivage plat. Il avait commencé son enseignement par la similitude du Semeur. De la barque, il voyait s'étager les champs cultivés entourant Capernaum. Le spectacle qu'il avait sous les yeux lui inspira ses images. Il en lisait la vérité et en suivait l'application sur les figures, dont les yeux étaient fixés sur lui, de la rive.

Le Seigneur compare le rassemblement qu'il a sous les yeux à un champ labouré, ses auditeurs aux diverses portions de ce champ. Il est lui-même le semeur. Ce n'est pas au semeur, tandis qu'il jette son grain, à enlever les pierres, les veines de roc qui affleurent, les chardons, les épines. Il faut que le champ, quand on l'ensemence, ait déjà été mis en état. De même les auditeurs doivent avoir des cœurs bien disposés pour que la semence répandue par Jésus y porte ses fruits. Mais sur quels points doit s'accomplir la préparation spirituelle ? Jésus apercevait, sur la côte du lac, trois obstacles au rendement de la semence : des portions de champ servaient de passages, étaient utilisées comme sentiers, comme chemins publics ; il y avait des filons de rochers visibles, à détruire et à remplacer par de la bonne terre ; on constatait sur les terrains l'existence d'épines à extirper et à déraciner. Là où les trois obstacles avaient été enlevés, on pouvait s'attendre à voir une riche moisson récompenser les efforts du travailleur dans cette vallée bénie. Les quatre espèces de terrains, nommées par Jésus, peuvent servir, ainsi que la suite le montrera, à caractériser la contrée du lac de Génézareth.

« *Une partie du grain tomba le long du chemin* ». Il ne s'agit pas ici évidemment de la grande route. Personne ne s'amuse à répandre du grain sur les bords de la route. Mais il arrive que les champs non enclos de murs ou d'une barrière suffisante soient traversés par ceux qui désirent s'épargner un détour, sans aucun égard pour la semence répandue. Chaque année, après la charrue, se forment ainsi des chemins nouveaux. En été l'on aperçoit un grand nombre de ces routes improvisées. Non seulement elles diminuent par le terrain qu'elles occupent le produit du Champ, mais elles sont utilisées par les cavaliers, les bêtes de somme ; les animaux profitent d'ailleurs du passage pour mordre dans les blés verts ou jaunes et en emporter une poignée.

Vient le temps du labour en novembre, la charrue retourne le sentier, on y sème du grain. Et tant que le propriétaire est occupé dans son champ, son droit est respecté. Les gens, avec une petite grimace, quand ils aperçoivent le maître sur les lieux, font un détour. Mais que le terrain se retrouve de nouveau sans gardien, l'ancien passage se reforme très promptement. Il a beau avoir été labouré, ensemencé, il redevient bientôt dur. Les grains demeurés épars sur cette bande de terre sont bientôt mangés par les moineaux voraces. Pour empêcher cet abus, il n'existe pas d'autre moyen que d'entourer le champ d'un mur ou d'une haie. Pendant l'année 1889, je passai à cheval à travers la plaine de Gennésar, et j'arrivai à l'occident de Magdala, à un endroit où un grand morceau de terrain se montrait soigneusement cultivé et bien enclos. J'avais naguère chevauché précisément sur le morceau de terre. C'était autrefois en partie une lande à l'état sauvage, en partie un sol



cultivé, mais foulé aux pieds par les passants. Il n'était plus possible de s'y engager. Car la première chose que font là-bas les propriétaires, pour rendre leur terrain productif, c'est de l'entourer de murs ou de haies. J'eus donc à faire un détour prolongé, tandis qu'autrefois il n'était pas une caravane qui ne passât par là.

C'est à la route improvisée, qui n'aurait pas dû se trouver dans le champ, que le Seigneur compare une partie des auditeurs réunis sur le rivage et dont les yeux étaient fixés sur les siens. Ils auraient, à sa voix, dès son entrée dans cette vallée, s'ils avaient été fidèles, enclos leurs cœurs de murs protecteurs, pour empêcher ces cœurs de devenir des chemins publics, le théâtre d'influences mauvaises. Les murs en question se seraient appelés : douleur du péché, aspiration à la délivrance du mal, acceptation de la vérité prêchée.

Ce qui est désigné par le terrain où chacun marche, c'est donc l'état des âmes où l'amour du monde a créé l'endurcissement. De pareils cœurs sont ouverts à tout venant. Fort aimables peut-être aux yeux du grand nombre, capables de tout comprendre, accessibles à toutes les influences qui savent s'exercer sur eux, ils manquent complètement de ce recueillement qui est l'indispensable condition de l'enracinement de la parole divine. Ce sont des natures au fond corrompues, à propos desquelles on ne saurait parler même d'une action de la parole divine.

Cependant le terrain piétiné peut être amendé. Dans ce but, il importera avant toutes choses d'ériger des murs protecteurs. Je veux dire qu'il faudra imposer silence aux milliers d'influences qui s'emparent de la tête et du cœur, les dissipent, aux voix qui détournent de la seule chose nécessaire. Le Seigneur fait habituellement cela en envoyant à l'homme des souffrances, des croix, en lui imposant de pénibles expériences, qui le retireront soudainement de la dissipation, le mettront en face du profond sérieux de la vie et de la mort. Une action de la parole divine ne peut commencer que là où règne le silence intérieur. Et, lorsqu'elle a commencé, il s'agira encore de savoir si le terrain spirituel appartient à la seconde, à la troisième, ou à la quatrième catégorie des dispositions énumérées par Jésus dans la parabole.

Une autre partie de la semence tomba sur des endroits pierreux (cp. Mat. 13.5). On sait que la terre en Palestine est rocailleuse. Elle l'est particulièrement dans le voisinage du lac de Génézareth. Celui qui l'a visitée, pensera aux immenses murs de rocher, si romantiques et sauvages du Ouady Hamâm et du Ouady Lemùn. La route qui passe derrière Capernaüm et mène au Chan Dschubb Jüsiff, est avec ses pierres, ses blocs interminables, l'une des plus mauvaises routes que j'aie jamais suivies en Palestine. Le champ, qui renferme une partie de terrain ayant à la surface une veine de rocher, ne peut devenir fertile que si on met le rocher à nu, et si on emploie, pour le réduire d'au moins un pied, les moyens dont se servent les mineurs, la poudre, le pic et le marteau. Les fragments enlevés peuvent servir à la construction de murs protecteurs autour du champ : à la place des matériaux extraits on transportera de la bonne terre.

C'est ainsi que l'on agit aujourd'hui encore en Palestine. Je fus étonné l'an dernier, à Bethlehem, de constater que tel champ, voué, semblait-il, depuis la création à la stérilité, prédestiné à ne rien produire jusqu'au dernier jour, était en une année devenu une terre de rapport. Là où l'on n'accomplit pas le travail mentionné, où l'on n'enlève pas non plus le gravier, on a beau répandre la semence, les feuilles d'abord si vertes jaunissent bientôt, pendent sur le sol. Le vent d'orient en fera bientôt de la paille.



Le Seigneur a comparé une partie de ses auditeurs au terrain pierreux, à celui qui est couvert de cailloux, à celui où affleure le roc. Ces auditeurs avaient salué avec jubilation les premiers miracles, les premières paroles du Seigneur ; ils le suivaient avec enthousiasme. Mais Jésus savait qu'ils le laisseraient, dès que les persécutions et les souffrances fondraient sur eux. Plusieurs l'avaient déjà abandonné. Les disciples pouvaient se laisser prendre aux apparences, au premier jet de la semence répandue dans les cœurs. Jésus voyait le roc, des lits de cailloux, au fond de ces âmes ; « *les cœurs de pierre* » dont parle Ezéchiel, n'avaient pas été transformés par la repentance et l'humiliation.

Les natures désignées par cette image ne répondaient pas à l'attente qu'elles avaient fait naître ; elles avaient pourtant une certaine réceptivité, et c'est pourquoi l'on avait conçu à leur égard quelque espoir. Tempéraments sanguins, caractères jeunes, proie des influences du moment, ceux-ci ne calculaient pas les renoncements qu'on leur demandait : ils se donnaient promptement et sans réflexion. Ils paraissaient bien plus propres que les premiers à entrer dans le royaume des cieux. Mais l'enracinement de la parole en eux était impossible. La semence devenait rapidement germe en eux et en restait là. Les esprits visés par Jésus ne se doutent pas qu'ils ont, eux aussi, un travail à accomplir. Lorsqu'ils se trouvent en face du labeur, ils reculent. L'œuvre à accomplir ne serait pas de dresser des murs protecteurs autour du champ : ce serait de faire sauter le rocher en partie caché sous terre, de le remplacer par de la bonne terre, apportée là au prix d'efforts pénibles. Jésus a décrit, dans cette seconde partie de la parabole, les âmes superficielles, qui adhèrent à l'Évangile avec un empressement décoré peut-être par elles du nom de « conversion ». Malheureusement, dès qu'il se présente des devoirs et des difficultés, ces cœurs reculent. Ils ont peur de la tâche qui leur incombe de détruire, de briser le vieil homme jusque dans ses profondeurs. Et pourtant avant que le vieil homme soit détruit, il n'y a pas à attendre le changement du terrain rocailleux en une bonne terre.



Une partie de la semence tomba parmi des épines. L'Orient est extrêmement riche en espèces diverses de chardons et d'épines. Quiconque a voyagé en Palestine y a vu des terrains incultes avec des armées d'épines. Nulle part la malédiction qui pèse sur le sol depuis la chute n'est plus visible qu'ici. Après le péché, Dieu a dit à l'homme, de la terre : « *Elle te produira des épines et des ronces.* » Le buisson bas d'épines, armé de centaines de pointes, à peine haut d'un pied, couvre aujourd'hui en Palestine des étendues considérables ; à côté de lui nulle plante ne vit. Ce n'est pourtant pas sans doute de ce buisson que parle Jésus, mais du chardon. Le buisson d'épines croît surtout, en effet, sur les hauteurs où il règne souvent en seigneur et maître. Dans les plaines, dans les dépressions telles que celle qui enferme le lac de Génézareth, c'est le chardon qui caractérise la zone, qui est le grand ennemi du cultivateur. Nous pensons d'autant plus volontiers au chardon, qu'il envahit de préférence les terres fertiles. Et il prend là des dimensions extraordinaires.

Il y a quelques années, nous allions à cheval de Capernaum à Chan Dschubb Jùisff, en passant devant Aïn et Tâbira. Notre but était sur la route de Damas. Pendant presque une heure nous chevauchâmes à travers une véritable forêt de chardons. Sur nos montures nous atteignions à une hauteur plus grande que les piétons. Et bien ! Les chardons montaient jusqu'à la tête des cavaliers ; à droite, à gauche de nos yeux s'étendait une forêt impénétrable et vierge des plantes dont nous parlons, ayant le port d'arbres. A peine un étroit sentier permettait-il à nos chevaux d'avancer. Les bras tendus des chardons tiraient à eux tantôt un chapeau tantôt un voile ; bientôt ils enlevèrent à l'un des cavaliers son éperon. D'où vient toute cette végétation ? De l'immense fertilité du sol. Elle a besoin de se dépenser, et quand elle ne produit pas des récoltes, elle ne porte que des chardons ! Quelle admirable moisson pourrait couronner ce sol ! Je parlais de cette végétation étrange à un habitant des bords du lac. Il haussa les épaules : « *Ce sol, me dit-il, a depuis un temps extraordinaire porté des chardons. C'est ce qui fait que les racines s'enfoncent si profondément en terre; elles descendent jusqu'à une moitié de hauteur d'homme, il faut creuser jusque-là pour extirper la plante. Heek min allah (ce qui veut dire : Dieu a arrangé les choses ainsi) ; pouvons-nous faire mieux que lui ?* ». Quelques champs montraient



combien le personnage avait raison en disant que sans un travail considérable la plante ne pouvait être déracinée. On avait mis le feu aux chardons, passé la charrue ordinaire qui creuse un sillon de la profondeur d'une main ; on avait semé ensuite des froments et des seigles. Mais les tiges du blé, frêles et menues, avaient à peine l'élévation d'une palme, et parmi elles les chardons se dressaient fièrement

à la hauteur d'un homme à cheval. Il était aisé de deviner que les misérables épis qui se montraient ici et là ne fourniraient jamais le moindre grain.

Jésus a comparé une partie de ses auditeurs aux terrains couverts de gigantesques chardons. Comme cette plante envahit de préférence les champs fertiles, on peut dire que Jésus avait en vue les natures bien douées, riches en biens spirituels ou physiques. Quelle magnifique moisson elles pouvaient produire avec leurs dons excellents ! Mais lorsque le mal a jeté des racines dans un terrain profond, le développement des fâcheuses habitudes se fait à l'aise ; elles deviennent assez puissantes pour étouffer les moissons du bien. Si on n'extirpe les plantes parasites par la racine, la terre ne produira rien.

Jésus s'adresse peut-être à des auditeurs qui ont cru suffisant de traiter les chardons de leurs cœurs par le feu ; ils se sont figuré que la flamme de l'enthousiasme à elle seule rendra possible une moisson. Erreur ! Les racines mauvaises demeurées dans le sol repousseront. Bientôt des chardons se mêleront aux tiges de la semence répandue et étoufferont le bon grain. Le soleil ardent de l'affliction, sans les germes dont nous parlons, n'aurait pas brûlé ici l'épi comme dans le terrain pierreux. Il y a trop de fond. Mais les personnes auxquelles parle maintenant Jésus ont livré le sol fertile de leur cœur aux influences du péché, du monde. La céleste semence sera perdue.

Le troisième terrain est, comme les deux autres, susceptible de s'amender. Mais, pour s'améliorer, il demandera encore plus de temps et de peine que les deux autres terrains. Quand, dans le premier terrain foulé aux pieds par les passants, on a construit ou réparé les murs, le nécessaire est fait. Quand, dans le second terrain, on a fait sauter le roc, enlevé les cailloux, on peut s'attendre à une bonne récolte. Là où se sont multipliés les chardons, il faudra un plus long effort. Vous avez extirpé les plantes, bien ! Vous avez cependant toujours à craindre qu'il ne soit resté en terre des racines cachées, lesquelles reverdiront, couvriront d'épines tout le champ.

La racine du chardon, en forme de pivot, a sa couronne à 40 centimètres de profondeur, parfois un peu moins profonde, parfois un peu plus. Elle lance, en même temps que la tige qui percera l'épiderme du sol, des racines rampantes dans diverses directions à peu près horizontales, et cela en grand nombre. Les racines horizontales émettent un nouveau pivot qui donnera naissance à une nouvelle tige et à une nouvelle plante. Si l'on se borne à arracher les tiges avant qu'elles soient grosses, elles se reforment bientôt, cela va sans dire, même quand la couronne de la racine a été enlevée. On peut répéter des années de suite le superficiel arrachage des pousses, dès que l'espèce chardon est reconnaissable, le travail est toujours à recommencer. Et voilà sans doute pourquoi les chardons reparaissent sans cesse. Il faut, pour en purger le pays, le labourer d'un bout à l'autre, très profond. La destruction absolue, entière, est indispensable. Sinon de nouveaux rejetons reparaissent, pour pulluler au moment le plus inattendu. C'est ainsi que les péchés de la chair, quand on croit en avoir fini avec eux, reprennent tout à coup souvent le dessus. De grands dons accordés par Dieu, soit dans le domaine spirituel, soit dans le domaine physique, imposeront donc à celui qui les possède un travail particulièrement sérieux sur lui-même. Car il sera beaucoup redemandé à quiconque il aura été beaucoup donné.

Une autre partie de la semence tomba dans une bonne terre. Cette bonne terre n'était pas d'une autre nature que les deux autres terrains. Ceux-ci, bien travaillés, pouvaient devenir également fertiles. Seulement le dernier terrain a été, par un rude labeur, nettoyé des épines, des veines de rocher qu'on a fait sauter. Des murs et des haies empêchent le passage. La bonne terre ainsi aménagée, portera cent espèces diverses de fruits. Le froment, le produit par excellence de la Palestine, sera particulièrement abondant. Sans doute à l'heure actuelle, la terre à peu près abandonnée à elle-même depuis des siècles, ne saurait fournir un rendement de cent pour un. Cependant on remarque en Palestine l'existence de ce troisième terrain, aussi bien que celle des deux autres. Une plaine fertile, la Ruhhbé, s'étend à l'orient de la Syrie, qui fournit chaque année largement le cent pour un : on y voit souvent une touffe de 25 épis sortir d'un seul grain. Ne verrons-nous pas dès lors dans le revenu assigné par Jésus au bon terrain un témoignage de ce qui se passait de son temps, en Palestine ? Quoi qu'il en soit, le Seigneur a clairement voulu comparer les bonnes natures à des champs fertiles.

Nous venons d'entendre Jésus emprunter ses images à la vie quotidienne d'un paysan. Il termine sans un seul mot d'application. Il se borne, après avoir fini, à crier dans la direction du rivage ce mot : « *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !* ». C'est un avertissement à prendre garde au résultat peu satisfaisant du travail du semeur mis en scène. Seule, la quatrième partie de la terre, dans ce récit qui paraît d'abord si peu attristé, a porté des fruits. Aux auditeurs de comprendre qu'il s'agit d'un autre champ que de ceux s'étendant tout autour des spectateurs : dans le champ spirituel dont parle le Sauveur il y a, comme dans les champs visibles, des passages où se rue la foule des influences mondaines, il y a des filons de roche, des chardons. Et c'est aux propriétaires de ce champ spirituel à l'améliorer.



Tandis que la multitude réunie sur le rivage demeurait silencieuse sous le coup du solennel avertissement prononcé par le Seigneur, que tous les yeux restaient fixés sur Jésus, l'œil de Jésus à son tour fouillait les visages. Devant lui se montraient les quatre terrains. Il lisait sur les figures indifférentes, enthousiasmées, disposées à la résistance, empreintes d'une joyeuse décision. Personne toutefois, pas même les disciples, n'avait d'abord pénétré le sens du récit qui venait d'être prononcé. Les auditeurs sérieux cherchaient, en réfléchissant, à comprendre ce que Jésus avait voulu dire. Ce qui sortait d'une telle bouche avait nécessairement une grande valeur. Pendant que la foule s'écoulait, que chacun retournait à son travail, les cœurs sérieux ne pouvaient oublier la voix solennelle qui, de la barque, du sein des flots bleus, leur avait crié avec tant de force : « *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !* »

Matthieu 13

" 18 Vous donc, écoutez ce que signifie la parabole du semeur. 19 Lorsqu'un homme écoute la parole du royaume et ne la comprend pas, le malin vient et enlève ce qui a été semé dans son cœur : cet homme est celui qui a reçu la semence le long du chemin. 20 Celui qui a reçu la semence dans les endroits pierreux, c'est celui qui entend la parole et la reçoit aussitôt avec joie ; 21 mais il n'a pas de racines en lui-même, il manque de persistance, et, dès que survient une tribulation ou une persécution à cause de la parole, il y trouve une occasion de chute. 22 Celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est celui qui entend la parole, mais en qui les soucis du siècle et la séduction des richesses étouffent cette parole, et la rendent infructueuse. 23 Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est celui qui entend la parole et la comprend ; il porte du fruit, et un grain en donne cent, un autre soixante, un autre trente. "

" 24 Il leur proposa une autre parabole, et il dit : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ. 25 Mais, pendant que les gens dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla. 26 Lorsque l'herbe eut poussé et donné du fruit, l'ivraie parut aussi. 27 Les serviteurs du maître de la maison vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé une bonne semence dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? 28 Il leur répondit : C'est un ennemi qui a fait cela. Et les serviteurs lui dirent : Veux-tu que nous allions l'arracher ? 29 Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le blé. 30 Laissez croître ensemble l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et, à l'époque de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler, mais amassez le blé dans mon grenier. "



" 36 Alors il renvoya la foule, et entra dans la maison. Ses disciples s'approchèrent de lui, et dirent : Explique-nous la parabole de l'ivraie du champ. 37 Il répondit : Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme ; 38 le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les fils du royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du malin ; 39 l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. 40 Or, comme on arrache l'ivraie et qu'on la jette au feu, il en sera de même à la fin du monde. 41 Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité : 42 et ils les jetteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. 43 Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. "

" 31 Il leur proposa une autre parabole, et il dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et semé dans son champ. 32 C'est la plus petite de toutes les semences; mais, quand il a poussé, il est plus grand que les légumes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. "

" 33 Il leur dit cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et mis dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. 34 Jésus dit à la foule toutes ces choses en paraboles, et il ne lui parlait point sans parabole, 35 afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, **Je publierai des choses cachées depuis la création du monde.** "

